

Antigone à Gaza

Une troupe audacieuse de Jérusalem-Est s'est emparée de la tragédie de Sophocle. Elle rend toute sa force à cette œuvre universelle. Epoustouflant. **PAR JACK DION**

On peut enfin voir l'adaptation palestinienne d'*Antigone*. Pour cela, il fallait le talent et la persévérance d'Adel Hakim, codirecteur du Théâtre des Quartiers-d'Ivry, d'origine égyptienne. C'est lui qui a eu l'idée de proposer la pièce de Sophocle à l'équipe du Théâtre national palestinien, et de la jouer à Jérusalem-Est puis dans différentes villes de Palestine, avant de la présenter en France.

L'opération n'a pas été des plus aisées. Le Théâtre national palestinien ne peut recevoir aucune subvention de l'Autorité palestinienne, privée par Israël de tout pouvoir à Jérusalem. Pour des raisons évidentes, les acteurs palestiniens refusent de demander la moindre aide au gouvernement israélien. Ils en sont donc réduits à mener une vie d'artistes précaires.

Ces seules circonstances exceptionnelles rendraient la pièce attachante. Mais elle l'est pour des raisons intrinsèques, qui tiennent à la valeur universelle de l'œuvre, enrichie par l'intelligence de la mise en scène et la qualité de l'interprétation. Anti-



Nabil Boutros

gone (Shaden Salim) se révolte contre la raison d'Etat, incarnée par son oncle Créon (Hussam Abu Eishah), qui refuse de donner une sépulture à Polynice. Fragile et forte, belle et majestueuse, Shaden Salim irradie. Drapée dans sa volonté inflexible de ne pas en rabattre sur ses principes moraux, elle lancera à son autocrate d'oncle : « *Quand on a vécu comme moi, plongée dans le malheur, la mort n'est pas un malheur.* »

Face à ce petit bout de femme révoltée, vêtue d'une jupe noire et d'un sweat-shirt blanc de lycéenne, Créon est engoncé dans les dogmes comme son corps l'est dans un costume strict. Avec ses airs de Bachar

al-Assad, il incarne le pouvoir obtus du potentat qui ne veut pas céder, quitte à perdre une partie de sa famille puisque son propre fils, amoureux d'Antigone, la suivra dans l'au-delà après avoir vainement tenté de le convaincre de ne pas commettre l'irréparable.

La troupe donne force et puissance à la phrase de Sophocle, accompagnée par la musique du Trio Joubran. Non sans pertinence, Adel Hakim rapproche la parole du poète troyen de celle de l'auteur palestinien Mahmoud Darwich qui disait : « *J'ai choisi d'être un poète troyen. Je suis résolument du côté des perdants. Les perdants qui ont été privés du droit de laisser quelque trace que ce soit de leur défaite, privés du droit de la proclamer. J'incline à dire cette défaite ; mais il n'est pas question de reddition.* »

Tout comme le corps de Polynice n'a pu être enterré dans sa terre natale, à cause de l'inflexible Créon, celui de Mahmoud Darwich, mort en 2008, n'a pu être enterré dans sa ville natale de Galilée, en raison du diktat israélien. D'*Antigone* à Mahmoud Darwich, la force des symboles traverse les siècles. ■

Grâce à une troupe palestinienne, la voix de Sophocle rejoint celle du grand poète Mahmoud Darwich.

Antigone, de Sophocle, Studio Casanova, Ivry-sur-Seine. Tél. : 01 43 90 11 11. Jusqu'au 31 mars. En tournée jusqu'au 29 mai.